



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

2 (1995)

Femmes et Religions

Étienne FOUILLOUX

Femmes et catholicisme dans la France contemporaine

Aperçu historiographique

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Étienne FOUILLOUX, « Femmes et catholicisme dans la France contemporaine », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 2 | 1995, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/498> ; DOI : 10.4000/clio.498

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/498>

Document généré automatiquement le 10 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Étienne FOUILLOUX

Femmes et catholicisme dans la France contemporaine

Aperçu historiographique

- 1 De façon générale et jusqu'à une époque toute proche, l'histoire des femmes s'est peu intéressée au facteur religieux¹. Quant à l'histoire des phénomènes religieux, elle n'a guère exploité les matériaux abondants qui lui auraient permis de dépasser ce qu'elle appelle dimorphisme sexuel pour tenter une analyse des comportements de foi féminins. Il y a là une lacune d'autant plus étonnante que le sens commun établit souvent une sorte de lien naturel entre les femmes et la religion : comme tous ses congénères, un tel cliché mérite examen approfondi sur documentation critiquée².
- 2 À dire vrai, le chantier historiographique se présente bien différemment, pour ce qui concerne le catholicisme français, suivant que l'on considère le XIX^e ou le XX^e siècle. Sur celui-là, nous disposons en effet du remarquable bilan récemment établi par Ralph Gibson : « Le catholicisme et les femmes en France au XIX^e siècle »³. Dans un premier temps, il extrait des nombreuses études de sociographie religieuse rétrospective le fait majeur, à savoir la féminisation de la pratique prescrite, qui paraît atteindre son apogée au début du XX^e siècle. Entre les deux tiers et les trois quarts des habitués des églises sont alors des femmes. « La Séparation (de 1905), votée par des hommes, a été en partie imposée à des femmes », souligne malicieusement Gibson⁴. D'où d'ailleurs quelques réactions... Certes, un tel déséquilibre n'est pas nouveau : apparu dès le XVIII^e siècle, il a été consacré par la Révolution : celle-ci serait en effet « la période de `take-off` de la féminisation du catholicisme, car les débuts du XIX^e siècle la voient déjà massivement affirmée », ajoute le même auteur⁵. Tout se passe donc, dans la France du XIX^e siècle, comme si s'établissait une sorte de division conjugale des fonctions : à l'homme les affaires publiques ; à la femme les affaires religieuses. Plusieurs biographies de politiques ou d'administrateurs républicains corroborent une telle répartition des rôles.
- 3 Après avoir mis en évidence la féminisation du catholicisme, encore faut-il essayer de l'expliquer. Les raisons avancées par Gibson sont au nombre de trois. D'abord le refus masculin, de plus en plus répandu, d'un contrôle de la sexualité par le clergé au moyen du confessionnal : la désertion des hommes commence en effet par celle de la confession où il faudrait avouer les pratiques contraceptives prohibées, coït interrompu notamment, qui sont plus sévèrement reprochées aux maris qu'à leurs épouses, estimées passives en la matière. Ce refus en masque un autre, plus large : celui du risque de gouvernement des femmes par les prêtres, accusés d'introduire la zizanie au sein des familles. Entre les hommes et l'Église, il y a le prêtre. Ensuite, le refus symétrique par le clergé des modes privilégiés de la sociabilité masculine que sont le cabaret, bien sûr, mais aussi le travail du dimanche, alors que l'église apparaît souvent comme l'un des lieux privilégiés de la sociabilité des filles ou des femmes. Enfin et peut-être surtout, cette idée diffuse, mais de moins en moins contestée, selon laquelle une affinité de nature existerait entre la religion et la femme.
- 4 On a beaucoup insisté sur le fait que les femmes « acceptaient sans états d'âme » la tutelle cléricale⁶. Ce fait n'est guère contestable, bien que certains de ses ressorts cachés demandent à être mieux éclairés : le désir du sacerdoce, qui effleure parfois la conscience féminine, se trouve le plus souvent sublimé par l'espoir de devenir une mère de prêtre. Certes, un clergé masculin régent une Église largement féminisée ; mais ce sont des femmes qui lui ont donné naissance, au sens propre du terme. N'y trouvent-elles pas une sorte de revanche anticipée ? C'est ce qu'il faudrait creuser en précisant les liens de ces deux enfantements, le biologique et le spirituel⁷.
- 5 En outre, une telle tutelle a son endroit. Dans une société qui n'est pas moins masculine que l'Église catholique, la surreprésentation féminine permet à quelques femmes d'envergure d'accéder à des responsabilités qui leur sont inaccessibles ailleurs. Ces fortes femmes sont

d'abord des religieuses. La masculinité du clergé se trouve en effet contrebalancée par l'étonnant essor des congrégations féminines : contemplatives, sur lesquelles on sait encore peu de choses, malgré l'inflation de la littérature autour de Thérèse de Lisieux ; actives, sur lesquelles la thèse de Claude Langlois a fort bien dit l'essentiel⁸. Les « bonnes sœurs » qui se dévouent aux enfants, aux malades ou aux pauvres, comptent parmi les figures familières du XIX^e siècle français. À peine plus de 12 000 en 1808, elles sont 135 000 en 1878, soit les trois cinquièmes du total de l'encadrement clérical, au sens large du terme. Certes, ces femmes qui ont renoncé à certains traits de la féminité demeurent dans la dépendance de prêtres ou de religieux au sein de la société Église, non sans conflits feutrés parfois : cofondatrices pour les fondatrices ; aumôniers pour leurs continuatrices. Mais directrices d'écoles, d'hôpitaux ou de couvents-usines, elles disposent dans la société tout court d'une autorité que peuvent leur envier nombre de leurs consœurs laïques.

6 Quant aux mesures anticléricales de la Troisième République, elles suscitent une petite fronde féminine qui transforme rapidement de paisibles dames patronnesses, ou dames d'œuvres, en « ligueuses » déterminées, créatrices des premiers mouvements à vocation massive du catholicisme français. Filles, femmes et mères de l'aristocratie ou grandes bourgeoises, elles disposent par leur fortune et par leurs relations d'une réelle autonomie vis-à-vis d'un clergé qu'elles poussent, sans ménagement parfois, à plus de vigueur dans la défense religieuse. Ainsi voient le jour, en réaction immédiate à l'offensive du Bloc des gauches, la Ligue des femmes françaises, nettement marquée à droite (1901), puis la Ligue patriotique des Françaises plus modérée (1902). Ces mouvements, auxquels le catholicisme français doit pour partie un précoce sursaut dès avant la guerre de 1914, ont heureusement retenu l'attention de jeunes historiennes des femmes depuis quelque temps déjà⁹.

7 Enfin, Gibson s'interroge à juste titre sur les incidences proprement religieuses d'une telle féminisation. « L'image de Dieu, par exemple, en est-elle devenue moins patriarcale ? Dieu-le-Père aurait-il subi en quelque sorte un changement de sexe ? Les femmes auraient-elles créé, en leur image, un Dieu plutôt féminin ? »¹⁰. En regard de ces questions, il ne peut s'empêcher de mettre en avant plusieurs des grandes tendances de la piété catholique au XIX^e siècle : passage du redoutable Dieu-juge du XVIII^e siècle au Dieu d'amour qu'est Jésus-Christ ; développement envers ce dernier de cultes faisant appel à la sensibilité jusqu'à la miévrerie : Sainte-Enfance, Jésus-hostie, Sacré-Cœur ; montée en puissance de la dévotion mariale, consacrée par le dogme de l'Immaculée Conception en 1854. Mais comparaison n'est pas raison. Aussi serions-nous moins affirmatif que Gibson sur le lien entre les deux séries de phénomènes, qu'aucun travail scientifique n'est vraiment venu étayer à ce jour. Car ces cultes sont produits, définis et diffusés par des clercs, seuls détenteurs de la parole et de la plume au sein de l'Église. Sous l'influence de femmes ? Cela reste à démontrer. À destination des femmes ? C'est difficilement contestable. Autrement dit, l'incidence religieuse de la féminisation serait plus médiata qu'immédiate : en fonction de l'image (traditionnelle) qu'ils se font de leur public féminin, ces clercs élaboraient une piété censée lui convenir. D'où l'intérêt d'étudier la littérature la véhiculant, comme l'a fait Claude Savart, en sachant qu'elle renvoie autant aux idées reçues du clergé qu'aux mentalités de celles à qui elle s'adresse. En fait, la question du désir religieux des femmes du XIX^e siècle reste largement ouverte.

8 Les travaux sur le XX^e siècle sont bien moins avancés. Le catholicisme français y a fourni un gros effort de reconquête des hommes, des milieux populaires notamment, par le biais principal des mouvements de jeunesse, bientôt relayés par des mouvements d'adultes. Dans cette optique s'est imposée l'urgence d'une religion de plein vent, d'un « christianisme de choc »¹¹, seul capable de les faire revenir dans les églises... et de répondre du même coup aux idéologies accusant le judéo-christianisme d'avoir dévirilisé l'homme. Cette petite révolution copernicienne de la piété replace au cœur de la foi la personne adulte de Jésus-Christ. Elle rejette donc, avec brutalité parfois, des pans entiers de la religiosité du XIX^e siècle : dolorisme du culte du Sacré-Cœur ; excès de la dévotion mariale. Elle produit le militant modèle « 36-66 » cher à René Pucheu¹² : militant d'Action catholique au premier chef, lancé à l'assaut de son milieu de vie pour le rechristianiser, selon une terminologie discutable mais consacrée. Si la

réussite sociale d'une telle stratégie n'est pas niable, dans les campagnes notamment, ses effets religieux sont incertains. Il semble bien que la pratique masculine cesse de baisser entre le début des années 1920 et la fin des années 1960, voire qu'elle reprenne un peu dans certains diocèses tièdes. Le dimorphisme sexuel marquerait donc le pas. Mais cette pause ne fait pas disparaître comme par enchantement la féminisation du catholicisme : elle l'atténue tout au plus.

- 9 D'autant que les filles ne se laissent pas impressionner par un tel retour aux vertus viriles. Elles vont même jusqu'à s'approprier ce « christianisme de choc », avec l'avance que leur donnent les Ligues, mais aussi ces enfants du catholicisme social que sont les syndicats féminins ou l'Union féminine civique et sociale, fondée en 1925, sur laquelle on aimerait une monographie fouillée : féminine, pas féministe, mais est-ce si simple ? Sur le modèle des mouvements de jeunesse masculins, tout en cultivant à leur endroit une différence qui devrait être mesurée, les filles créent leurs propres organisations. Certes, celles-ci font encore figure de parentes pauvres dans la masse des études sur les mouvements confessionnels patronnés par Gérard Cholvy. Mais le vent commence à tourner. Après les travaux de Marie-Thérèse Chéroure sur les Guides de France, branche féminine du scoutisme catholique¹³, vient de paraître la thèse de Jacqueline Roux sur les Fédérations diocésaines de jeunes filles entre les deux guerres : ces unions locales aux noms évocateurs (Edelweiss, Fleurs d'Arvor, Semeuses...) constituent alors une alternative plausible à la spécialisation par milieu qui l'a finalement emporté¹⁴. En revanche, rien de bien solide, sauf des témoignages ou des recueils de témoignages, sur les Jeunesses ouvrière, agricole et étudiante féminines. Seul le rôle de suppléance des femmes du Mouvement populaire des familles (ex-Ligue ouvrière catholique formée par les anciens et anciennes de la J.O.C.) pendant la Seconde Guerre mondiale a été bien étudié : auprès des femmes de prisonniers en particulier¹⁵. Trop de commentateurs pressés réduisent de même la Mission ouvrière des années 1940-1950 aux seuls clercs, voire aux seuls prêtres-ouvriers. Des femmes aussi ont épousé au même moment la condition ouvrière, comme vient de le rappeler fort à propos un témoin privilégié¹⁶.
- 10 Le manque de travaux spécifiques sur ces militantes catholiques multiplie les questions sans réponse. Leurs mouvements ne sont-ils que des copies des mouvements masculins, ou bien présentent-ils, comme on le devine, des caractères propres ? Le maintien prolongé de la séparation des sexes - la mixité date des années 1960 - ne fait-il que prolonger un interdit classique, ou bien n'est-il pas aussi un moyen pour les filles de se protéger d'un possible impérialisme masculin ? Mais *quid* des aumôniers : quel rôle exact jouaient-ils auprès de leurs troupes ? Plus encore que pour les garçons, les mouvements confessionnels n'ont-ils pas été un appréciable moyen de promotion féminine, dans les milieux modestes surtout ? Pour répondre à ces questions, il faudrait non seulement des monographies sur les mouvements, mais encore des aperçus sur leurs rapports, institutionnels et quotidiens, avec leurs homologues masculins. Car ils ont été aussi un important facteur, implicitement ou explicitement encouragé, d'endogamie sociale et religieuse.
- 11 Mais le militantisme catholique décline fortement, de crise en crise, à partir des années 1960. Au même moment, l'*aggiornamento* des congrégations féminines n'empêche pas un vieillissement alarmant, du fait de la multiplication des départs et de la raréfaction des vocations. Au même moment encore, la pratique religieuse régulière s'effondre : 25 % des adultes baptisés fréquentaient la messe chaque dimanche à la fin des années 1950 ; ils y sont peut-être moins de 10 % aujourd'hui. L'une des explications les plus plausibles d'un tel effondrement n'est autre que le détachement féminin, qui tendrait à réduire le dimorphisme sexuel, sans pour autant l'annuler complètement. Qu'il s'agisse de militantes, de religieuses ou de simples pratiquantes, les femmes semblent donc porter une large part de responsabilité dans ce qu'il convient d'appeler la crise contemporaine du catholicisme français.
- 12 Il faudrait toutefois rassembler et critiquer les données accessibles, avant d'explorer cette hypothèse en conjuguant les approches anthropologiques, historiques et sociologiques. Sur un point précis au moins, une historienne vient de la tester avec succès. Le modèle du catholicisme proposé depuis la fin des années 1920 aux militantes, avant de l'être à l'ensemble des fidèles, suggère la tension vers une quasi-perfection... sans l'abri du cloître. Il faut mettre « tout le

christianisme dans toute la vie » : au travail, à l'Église, à l'association de parents d'élèves comme dans sa famille, la chrétienne digne de ce nom se doit de devenir un exemple. D'où des dilemmes insolubles. Dans ses *Enfants du bon Dieu*, Martine Sèvegrand évoque le drame, ce mot n'est pas trop fort, des couples fervents auxquels un respect scrupuleux de leur idéal ne laisse d'autre alternative à la grossesse annuelle qu'une chasteté non voulue. Avec le soutien de théologiens suspects mais écoutés, ils ont réussi à trouver un *modus vivendi* quand le Vatican, sous la plume de Paul VI dans l'encyclique *Humanae vitae* de juillet 1968, leur rappelle les interdits traditionnels : proscription des moyens de contraception jugés artificiels notamment¹⁷. Ce document, et tous ceux qui l'ont suivi sur les origines de la vie humaine, tombent dans un milieu féminin mieux éduqué, moins enclin au sacrifice de la vie professionnelle, ou tout simplement personnelle, pour l'accueil et le soin de nombreux enfants : la courbe de la natalité s'est inversée depuis 1965. D'où des ruptures en chaîne, brutales ou silencieuses, par refus de soumettre des choix considérés comme privés à une autorité, quelle qu'elle soit. Ce facteur n'est certainement pas le seul qui puisse rendre compte d'un éloignement féminin, à mesurer, par rapport à l'Église ; mais il n'en a pas moins joué un rôle important dans cet éloignement.

13 Il ne touche d'ailleurs pas toutes les fidèles. Une fraction d'entre elles, minoritaire mais convaincue jusqu'à l'agressivité, défend énergiquement les positions pontificales, contre l'avortement en particulier. Cet intégrisme au féminin mériterait d'être étudié. Et plus encore ces dizaines de milliers de femmes qui font aujourd'hui « tourner » une Église en panne durable de vocations sacerdotales : elles assurent l'essentiel de la catéchèse et une bonne part du fonctionnement des paroisses, avec ou sans prêtres, voire des tâches diocésaines plus complexes. Si la féminisation des pratiquants a sans doute diminué, sans disparaître néanmoins, par détachement des jeunes femmes, la féminisation des cadres ecclésiaux s'est en revanche accrue, alors que se durcit - est-ce un hasard ? - le refus hiérarchique de toute atteinte au monopole du sacerdoce masculin célibataire. Bien que la France soit moins concernée par ce débat que le monde anglo-saxon, l'écart entre les deux tendances ne manque pas d'interroger l'historien du temps religieux présent.

14 Mais son champ de recherche suscite bien plus de points d'interrogation que de réponses assurées. On se gardera donc de prendre les remarques précédentes pour autre chose que ce qu'elles veulent être : des jalons et des suggestions en vue de travaux à venir.

Bibliographie

BEIRNAERT, Louis, s.j.,

1942 *Pour un christianisme de choc*, Paris, Éditions de l'Orante, 40 p.

CHEROUTRE, Marie-Thérèse

1990 *Scoutisme féminin et promotion féminine, 1920-1990*, en collaboration avec Gérard Cholvy, Paris, Éditions des Guides de France.

COVA, Anne

1992 « Femmes et catholicisme social : trois mouvements nationaux d'initiative lyonnaise », *Cent ans de catholicisme social à Lyon et en Rhône-Alpes*, Paris, Éditions Ouvrières : 307-322.

DELUMEAU, Jean (dir.)

1992 *La religion de ma mère : le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, Paris, Éditions du Cerf.

DERMENJIAN, Geneviève (dir.)

1991 *Femmes, famille et action ouvrière. Pratiques et responsabilités féminines dans les mouvements familiaux populaires (1935-1958)*, Les Cahiers du Groupement pour la Recherche sur les Mouvements Familiaux, n° 6, Lille.

GIARD, Jean

1995 *Cinquante ans aux frontières de l'Église. De la Mission de France aux Équipes d'Ivry*, Paris, L'Harmattan.

GIBSON, Ralph

1993 « Le catholicisme et les femmes en France au XIXe siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, LXXIX : 63-93.

LANGLOIS, Claude

1984 *Le catholicisme au féminin : les congrégations françaises à supérieure générale au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Cerf.

PUCHEU, René

1977 « Ceux qui ont cru réussir », Les militants d'origine chrétienne, *Esprit*, Paris, avril-mai : 11-27.

ROUX, Jacqueline

1995 *Sous l'étendard de Jeanne. Les Fédérations diocésaines de jeunes filles, 1904-1945*, Paris, Éditions du Cerf.

SAMUEL, Albert

1995 a *Les femmes et les religions*, Paris, Éditions de l'Atelier.

1995 b « L'avancée des femmes, XVIe-XXe siècles », *Notre histoire*, Paris, avril.

SAVART, Claude

1985 *Les catholiques en France au XIXe siècle : le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne.

SEVEGRAND, Martine

1995 *Les enfants du bon Dieu. Les catholiques français et la procréation au XXe siècle*, Paris, Albin Michel.

SUAUD, Charles

1978 *La vocation. Conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Paris, Éditions de Minuit.

Notes

1 Trois chapitres dans le tome 4 de l'*Histoire des femmes* (XIXe siècle), mais aucun dans le tome 5 (XXe siècle), plutôt organisé nationalement.

2 Dernières en date des publications sur ce cliché, et sur d'autres : Samuel 1995 a et b.

3 Gibson 1993 : 63-93 (avec des références bibliographiques très complètes).

4 *Ibid.* : 71.

5 *Ibid.*

6 *Ibid.* : 63.

7 Quelques notations dans Suaud 1978 : 69-73. De façon plus générale, Delumeau (dir.) 1992.

8 Langlois 1984.

9 Commode bilan par Cova 1992. Rappelons seulement la thèse (américaine) d'Odile Sarti sur la Ligue patriotique des Françaises (1984), et la thèse (parisienne) de Sylvie Fayet-Scribe sur les Associations féminines catholiques d'éducation populaire et d'action sociale (1988).

10 Gibson 1993 : 84.

11 Beirnaert 1942.

12 1977 : 11-27 (un seul article de femme, dans cette importante livraison de la revue *Esprit*, celui de Marie Ferrier sur la Jeunesse étudiante chrétienne...).

13 Chéroutre 1990.

14 Roux 1995.

15 Dermenjian (dir.) 1991.

16 Giard 1995.

17 Sèvegrand 1995 (le même auteur prépare un recueil de correspondances éloquent sur ce point).

Pour citer cet article

Référence électronique

Étienne FOUILLOUX, « Femmes et catholicisme dans la France contemporaine », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 2 | 1995, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 10 février 2012.
URL : <http://clio.revues.org/498> ; DOI : 10.4000/clio.498

À propos de l'auteur

Étienne FOUILLOUX

Étienne FOUILLOUX est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Lumière-Lyon 2. Il dirige le Centre André Latreille et travaille actuellement sur l'histoire des théologies et spiritualités chrétiennes au XXe siècle. Il vient de publier La collection « Sources chrétiennes ». Éditer les Pères de l'Église au XXe siècle (Paris, Cerf, 1995) et a participé au premier volume de la Storia del Concilio Vaticano II, Bologne, Peeters / Il Mulino, 1995. Adresse : Université Lyon II. Centre André Latreille. Centre Régional Interuniversitaire d'Histoire Religieuse. 18 Quai Claude Bernard. 69365 Lyon Cedex 17.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Ce bulletin bibliographique n'a d'autre ambition que de faire le point sur les travaux disponibles et sur leurs lacunes. La pratique religieuse féminine dans son ensemble, et la place des femmes dans le catholicisme français du XIXe siècle, font figure de points forts de l'historiographie. En revanche, on sait trop peu de choses encore sur la religion des femmes (spiritualité, quotidienneté...), et sur le militantisme féminin au XXe siècle, hors de l'Église ou en son sein.

This bibliographical bulletin has no other ambition than to inventory available works and describe their short-comings. Feminine religious practice in general and the place of women in nineteenth century catholicism appear as high points in historiography. On the other hand, not enough is yet known about women's religion (spirituality, daily life...) and about feminine militancy in the twentieth century both inside and outside the Church.